

Tome II

Du discernement spirituel

I -Du Discernement Spirituel En Général

Saint Jean Climaque définit ainsi le discernement¹ spirituel : « *l'appréhension sûre de la volonté divine, en tout temps, en tout lieu, en toute chose*². »

« La volonté divine » : nous nous méfions autant du conseil d'un homme bienveillant mais trop simple, que de celui d'un homme fin mais malveillant. Car l'un peut nous faire le même mal involontairement, il est vrai, que l'autre s'en rendre coupable de manière très volontaire. Mais Dieu, étant l'être infiniment bon et infiniment sage, cette alliance de la bonté infinie et de la sagesse infinie fait que la volonté divine, expression de sa bonté et de sa sagesse, doit être pour tout homme la norme du souverain bien. Il est inutile de souligner l'importance capitale de cette sensation de la volonté divine qu'est le discernement, cela crève les yeux.

Comment connaître la volonté divine ?

A. Par la nécessité

En tout ce qui nous arrive, il y a les choses qui dépendent de notre volonté : tous nos actes libres, mais il y a aussi celles qui en sont indépendantes : les injustices commises à notre rencontre par le prochain, les tremblements de terre etc. Ces dernières choses viennent de Dieu, car tout est soumis à la Providence divine : « *Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux as ? Et pas un d'entre eux n'est en oubli devant Dieu ! Bien plus, vos cheveux mêmes sont tous comptés.*³ »

Tandis que les tremblements de terre et choses semblables, la Providence les *veut* directement, pour notre bien (car depuis la chute de l'homme la douleur est devenue la médecine de l'âme), les injustices commises à notre rencontre, elle les *permet* seulement, parce que d'une part, elle ne veut pas les empêcher, sous peine de déposséder l'homme de ce qui constitue sa dignité, la liberté ; d'autre part, elle ne les veut pas directement, la Providence ne voulant jamais le péché. Mais, tout en les permettant, elle agence les événements d'une manière

¹ Diakrisis

² Saint Jean Climaque, l'Echelle sainte, 26 (P.G. LXXXVIII, 1013)

³ Luc, 12, 6-7.

telle que ces actes moralement mauvais tournent au bien des élus : « *Nous savons en effet que pour ceux qui aiment Dieu toutes choses concourent au bien.*¹ »

Agencement d'ailleurs si profond et si admirable que la raison chavire, et si parfois elle en saisit un peu le sens, cela ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan ! La conclusion est évidente : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement.² » (Ce que Pascal entend par « événements », nous le verrons dans la suite de l'ouvrage).

Maintenant, pour ce qui est des choses qui dépendent de nous, la volonté divine s'exprime universellement et objectivement (c'est-à-dire indépendamment de toute réfraction dans notre conscience) par les lois naturelles, la Révélation et la révélation privée.

B. Par les lois naturelles

Dans toute machine construite par l'homme, il y a un ordre qui révèle l'intention de l'ingénieur — un poste de radio, par exemple, est destiné à transmettre une voix émise de trop loin pour être perçue par l'ouïe — ordre qu'il faut déceler et respecter pour réaliser cette intention. Si dans nos misérables machines un ordre existe, que dire du cosmos qui nous stupéfie par sa magnificence et sa simplicité si complexe, et plus encore que dire de l'homme, ce grand cosmos dans le petit ? À moins donc d'être dénaturé et aveugle à la beauté et à l'unité des choses (comme Sartre dans *La Nausée*), force est de reconnaître un ordre dans la nature, qui révèle l'intention du Créateur. Si j'ai des yeux, des oreilles, et un nez, dont la conformation à la lumière, au son et à l'odeur est digne d'émerveillement, c'est à l'évidence pour que je voie, entende et sente, et non pour que je me crève les yeux, me perce le tympan et m'aplatisse le nez ! De même, il est évident qu'anatomiquement et physiologiquement, l'organe génital masculin est ordonné on ne peut mieux à l'organe génital féminin, encore plus qu'une clef à sa serrure : il n'est donc ordonné ni à l'anus, ni à la bouche. Les vomissements mêmes d'un ivrogne montrent que l'estomac n'est pas fait pour l'excès de vin ; en cela, l'estomac est plus intelligent que l'ivrogne ! Une personne qui en a fait la douloureuse expérience a observé que lorsque « *l'opium commence à produire son effet, tout le principe vivant des mouvements intellectuels perd progressivement son élasticité et commence, pour ainsi dire, à se pétrifier*³ » ; la consommation de l'opium ne peut donc qu'aller à l'encontre de l'intention du Créateur, puisqu'elle anéantit ce qu'il y a de plus haut dans l'homme à savoir l'intelligence. Relevons un autre phénomène naturel : « *Une artère est coupée. Du sang jaillit en abondance. La pression artérielle s'abaisse. Le patient a une syncope. L'hémorragie diminue. Un caillot se forme dans la plaie. L'ouverture du vaisseau est oblitérée par de la fibrine. L'hémorragie s'arrête définitivement. Pendant les jours suivants, les leucocytes et les cellules des tissus s'insinuent*

¹ Romains, 8, 28.

² Blaise Pascal, *Pensées*, éd. Brunschwig, VII, 553.

³ Thomas de Quincey, *Notes de carnets d'un récent mangeur d'opium : la folie*.

à l'intérieur du bouchon de fibrine et régénèrent peu à peu la paroi de l'artère ¹. » Ce fait biologique, pris entre des milliers, montre à quelle profondeur est inscrite dans nos tissus la volonté de vivre.

C. Par la Révélation

La Révélation évangélique reprend et approfondit toutes les lois naturelles, elle leur donne une dimension surnaturelle qui, pour être réalisée, exige un ordre dépassant radicalement la nature. Le « Discours sur la montagne » roule sur cette opposition constante : « Il a été dit aux anciens... Et moi, Je vous dis » — opposition, non de contradiction, mais d'approfondissement. Car lorsque la loi naturelle ou mosaïque condamne le meurtre, Celui qui va jusqu'à condamner le moindre mouvement de colère ne fait qu'éloigner encore plus la possibilité du meurtre. Et c'est à bon droit que le Christ est plus exigeant, car de ceux à qui a été octroyée la grâce dans sa plénitude, on est en droit d'attendre des actes plus sublimes. Aussi s'écrie-t-il : « *Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux*². » Le Christ suspend notre salut à la nécessité de nous élever au-delà de la mesure des scribes et des Pharisiens, non seulement en bannissant leur hypocrisie et leur orgueil, ce qui va de soi, mais aussi en l'emportant sur leur « justice », par laquelle nous entendons le bien qu'ils sont censés faire. Tout chrétien donc sans exception, quelle que soit sa place dans l'Église, qu'il soit cleric ou laïc, marié ou célibataire, *doit* tendre à la perfection promulguée par le Christ. Les paroles du Christ et des Apôtres sont sans ambages : « *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait*³ » ; « *Devenez mes imitateurs, comme je le suis du Christ*⁴ » ; « *Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent le Royaume des Cieux souffre violence et des violents s'en emparent*⁵ » ; « *Écris aussi à l'Ange de l'Église de Laodicée : Voici ce que déclare l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création de Dieu. Je connais tes œuvres ; je sais que tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu ou froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche !⁶* » Être chaud, c'est être un saint, c'est être fervent dans la foi ; être froid, c'est être un athée militant, un pécheur qui pêche à cœur joie ; être tiède, c'est être médiocre. Nous sommes là face à l'étonnante déclaration selon laquelle, au médiocre qui est exécration à ses yeux, Dieu préfère l'athée, pourvu que son athéisme soit dynamique, le pécheur pourvu qu'il s'adonne à son péché à cœur joie. La raison ? « *L'athéisme complet est plus respectable que l'indifférence des gens du monde [...] L'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite, franchira-t-il ou non ce dernier pas, ceci est une autre question ; l'indifférent, au contraire, n'a aucune foi mais uniquement une mauvaise*

¹ Alexis Carrel, L'Homme, cet inconnu, VI, 4.

² Matthieu, 5, 20.

³ Matthieu, 5, 48.

⁴ I Corinthiens, 11, 1.

⁵ Matthieu, 11, 12.

⁶ Apocalypse 3, 14-16.

crainte, par moments, et s'il est un homme sensible¹. » De toute manière, vu que l'âme est par essence dynamique, elle ne peut pas rester à l'état statique. Qui n'avance pas recule : « Qui n'est pas avec moi est contre moi et qui ne rassemble pas avec moi disperse.² »

On voit par-là combien est sordide et abjecte l'attitude de la plupart des casuistes qui, au lieu de pousser les fidèles à la perfection, avaient pour seule préoccupation de tracer à l'intention de leur « clientèle » une ligne rouge de laquelle elle pût s'approcher le plus possible, jusqu'à l'épaisseur d'un cheveu, sans tomber dans l'abîme : « À l'exemple de Zachée qui, craignant de restituer insuffisamment le bien mal acquis, s'engagea à le rendre au quadruple (Luc 19,8), les Pères d'autrefois préconisaient que chacun, si possible, restituât plus qu'il n'était nécessaire. J'admets donc qu'ils n'étaient pas, en ce domaine, aussi soucieux que nos casuistes d'aujourd'hui de tracer des limites et de multiplier les distinctions. Mais, pour ma part, je préfère imiter la négligence de ceux-là, comme dit Térence, que la diligence sans gloire de ceux-ci : j'entends par là ceux chez qui l'objet de la minutieuse discussion et de la recherche n'est pas tellement de savoir ce qui doit être restitué, mais ce qui peut être conservé ; non pas de savoir à quelle distance il convient de s'écarter du péché, mais à quelle distance on peut s'en approcher sans y tomber. Ayant à conseiller l'accapareur, ils veillent, comme s'ils étaient vraiment les gestionnaires du bien d'autrui, à ce que leur client, dans sa restitution, demeure plutôt mille pas en deçà que d'aller ne fût-ce que la largeur d'un ongle au-delà.³ »

Parmi les arguments auxquels recourt la lâcheté humaine pour échapper à l'obligation qui nous est faite de tendre à la perfection, on entend ceci : « Le "Discours sur la montagne" est adressé aux seuls disciples : "Levant alors les yeux vers ses disciples, [le Christ] dit : Bienheureux les pauvres...⁴" ». En effet ! Mais d'abord il ne faut pas oublier que l'évangéliste au même endroit parle de « la grande foule de ses disciples ⁵ » parmi lesquels « Il en choisit douze, auxquels Il donna le nom d'Apôtres ⁶ ». Ensuite, vu l'immensité de la foule qui Le suivait, et qui était venue pour « L'écouter⁷ », il était strictement impossible de se faire entendre de tous — n'oublions pas que les haut-parleurs dans lesquels nos vicaires beuglent aujourd'hui si allègrement, n'existaient pas encore ! Force était donc au Christ de s'adresser à un petit nombre : « Comme cette foule était composée de gens du peuple, âmes qui rampaient encore, le Sauveur, plaçant devant Lui le chœur de ses disciples, leur tint directement ses discours. En leur parlant ainsi, Il faisait en sorte que l'enseignement de la divine sagesse ne fût pas pénible à supporter par toute cette multitude qui n'avait pas encore la capacité de l'entendre [...] C'était un meilleur moyen pour attirer l'attention des disciples que s'Il se fût adressé à tous [...] C'est pourquoi, parlant devant le peuple, Il se concentre sur ses disciples sans

¹ Fedor Dostoïevski Les Démons, III, 9 : Chez Tikhone.

² Luc, 11,23.

³ Saint Thomas More, Lettre à Martin Dorp. 27 août 1515 (1ère partie, I).

⁴ Luc, 6, 20.

⁵ Luc, 6, 17.

⁶ Luc, 6, 13.

⁷ Luc, 6, 18.

pour autant circonscrire son enseignement à un cercle aussi restreint ; c'est à tout le monde indistinctement qu'il destine les Béatitudes. Il ne dit pas en effet : "Bienheureux serez-vous si vous devenez pauvres", mais : "Bienheureux les pauvres". Or, même s'il ne s'adressait qu'à ses disciples, son intention était que l'exhortation devînt universelle. En une autre circonstance, prononçant les paroles : "Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles"¹, son propos ne visait pas seulement les disciples alors présents mais en leurs personnes le monde entier.²»

Concluons donc avec saint Basile : « *Nous, tous les hommes, que nous soyons moines ou gens mariés, aurons à rendre compte de notre obéissance à l'Évangile. Celui qui se sera engagé dans le mariage pourra se prévaloir de la concession accordée à l'incontinence, avoir l'excuse du désir que suscite en lui sa femme et du besoin de s'unir sexuellement à elle. Mais la transgression des autres préceptes, prescrits semblablement à tous, n'est pas sans danger pour leurs violateurs. En effet, le Christ en annonçant la bonne nouvelle des préceptes du Père, s'adressait à tous ceux qui sont dans le monde ; et si, interrogé en privé, il Lui est arrivé parfois de parler seul à seul avec ses disciples, il affirmait : "Ce que Je vous dis, Je le dis à tous"³. Toi donc qui as choisi la société d'une femme, ne cède en rien du terrain comme si tu avais la permission de revêtir le monde. Pour arriver au salut, tu as besoin de plus de labeurs et d'une grande vigilance, attendu qu'à présent tu as choisi d'habiter au milieu des pièges et de la domination des puissances rebelles, que tu as sous les yeux les incitations au péché et que, jour et nuit, tu es poussé à porter tous tes sens à leurs désirs.⁴» Voilà qui est clair. Une seule concession est accordée à la faiblesse de la chair : le mariage, avec tout ce qu'il implique. Et si le mariage est une voie moins héroïque, moins sublime, plus lente que la virginité pour mener à la perfection, il n'en reste pas moins qu'il y mène à sa façon.*

Mais la science du bien et du mal, au moyen de la loi naturelle et de la Révélation — sous peine de devenir une ratiocination algébrique et abstraite suspendue au vide — doit s'articuler autour de la vie réelle, en épouser toutes les courbes et les nuances, tenir compte de tant et tant d'impondérables qui doivent déterminer la volonté dans un sens plutôt que dans l'autre. Prenons un exemple : la correction fraternelle est un axiome ; on ne peut pas se désintéresser du salut de son frère. Pour peu qu'on ait l'esprit chrétien, cela est indubitable. Quant à savoir comment la pratiquer suivant les cas, c'est une autre histoire. C'est ici qu'entre en jeu le discernement. On ne peut par exemple user de la même méthode avec une âme très sensible et encline au désespoir, qu'avec une âme endurcie et présomptueuse. Avec la première il faut de la douceur, effleurer les sujets, tandis qu'à l'égard de la seconde il faut user de véhémence, d'une sainte colère. Si l'on inverse les procédés, on pousse celle-là au désespoir, et celle-ci à l'endurcissement dans le péché. Autrement dit, faute de discernement du caractère et de l'état spirituel de la personne qu'on veut corriger, la grande vertu qu'est la correction fraternelle devient entre nos mains un vice. Or, les éléments à considérer pour qu'une même vertu soit appliquée à chacun avec des nuances qui lui soient propres sont multiples.

¹ Matthieu, 28, 20.

² Saint Jean Chrysostome, Homélie 15 sur Matthieu (P.G. LVII, 223-224).

³ Marc, 13, 37.

⁴ Saint Basile, Exhortation au renoncement du monde et à la perfection spirituelle 2 (P.G. XXXI, 629).

1. Le temps, c'est-à-dire le choix du moment opportun : « Il y a un temps pour tout et un moment opportun pour toute chose sous le ciel. Moment pour enfanter et moment pour mourir ; moment pour planter et moment pour arracher ce qui a été planté. Moment pour tuer et moment pour guérir ; moment pour détruire et moment pour bâtir. Moment pour pleurer et moment pour rire ; moment pour se lamenter et moment pour danser. Moment pour lancer des pierres et moment pour amasser des pierres ; moment pour embrasser et moment pour s'abstenir d'embrasser. Moment pour chercher et moment pour perdre ; moment pour garder et moment pour rejeter. Moment pour déchirer et moment pour coudre ; moment pour se taire et moment pour parler. Moment pour aimer et moment pour haïr ; moment pour la guerre et moment pour la paix.¹» Sous son apparente simplicité et bonhomie, ce passage, comme toute l'Écriture est d'une incommensurable profondeur.

« Moment pour enfanter et moment pour mourir » : qu'y a-t-il de plus vrai pour la création artistique par exemple ? Tout comme un fœtus exige, dès qu'il arrive à maturité, la sortie du sein de sa mère, vient aussi un moment où un poème, une thèse philosophique, une sculpture, après une élaboration obscure et lente dans le cerveau de son créateur, exigent de voir la lumière :

*« Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Éclatés de leurs découvertes !
Si les soleils pour vous subis,
Ô grenades entrebâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,
Et que si l'or sec de l'écorce
À la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,
Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.² »*

Mais de même qu'un fœtus qui sort avant son temps n'est qu'un avorton, ainsi un écrivain ou un artiste qui ne respecte pas la lente germination de l'œuvre en lui-même, reste bien au-dessous de lui-même. Après « Rodogune », Corneille doit savoir « mourir », c'est-à-dire cesser de créer, et c'est pour ne pas l'avoir su qu'il s'attira l'épigramme cruelle et méritée :

*« Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà ! »*

¹ L'Ecclésiaste, 3, 1-8.

² Paul Valéry, Charmes : Les Grenades.

Il n'y a eu de Napoléon que parce que le 18 Brumaire a été un moment magistralement choisi : il fallait, après être devenu l'idole de l'armée par une campagne dont on ne retrouve l'équivalent que chez Alexandre et César, s'éloigner de la France pour que le Directoire se débrouillât seul, et montrât son néant et sa pourriture ; et alors, et seulement alors, quitter l'Égypte en toute hâte et réaliser son coup d'état. De même, César a montré toute la puissance de son génie en franchissant le Rubicon au bon moment.

Saint Jean Climaque applique la thèse générale de l'Ecclésiaste à la vie spirituelle : « *Il est certain en effet, que chez ceux qui combattent, il y a un temps pour l'impassibilité et un temps pour le soulèvement des passions — je dis cela à cause de la faiblesse de ceux qui sont entrés dans le combat ; un temps pour les larmes et un temps pour la sécheresse de cœur ; un temps pour l'obéissance et un temps pour le commandement ; un temps pour le jeûne et un temps pour prendre de la nourriture ; un temps de guerre où notre corps est l'ennemi que nous avons à combattre, et un temps de paix où s'arrêtent les ardeurs de la concupiscence ; un temps pour l'hiver de l'âme et un temps pour la sérénité de la pensée ; un temps pour l'affliction du cœur et un temps pour la joie spirituelle ; un temps pour enseigner et un temps pour écouter ; un temps pour les souillures, peut-être à cause de notre présomption, et un temps de purification à cause de l'humilité ; un temps pour la lutte et un temps pour le repos en toute sécurité ; un temps pour s'isoler et un temps pour se distraire sans se disperser ; un temps pour la prière sans interruption et un temps pour le service sans hypocrisie. Ne recherchons pas avant le temps, séduits par une promptitude orgueilleuse, ce qui viendra en son temps ; ne cherchons donc pas en hiver ce qui est propre à l'été, ou au temps des semailles ce qui doit venir au temps de la moisson. Car il y a un temps pour semer les labeurs, et un temps pour récolter les grâces ineffables. Sinon, même le temps venu, nous ne recevrons pas ce qui est propre à ce temps.*¹»

Nous n'ajouterons rien à ce passage car une bonne partie de ce livre sera consacrée à son commentaire. Contre la nécessité de saisir le moment opportun, on pourrait nous opposer l'exhortation de saint Paul : « *Prêche la parole, insiste à temps et à contretemps, reprends, supplie, menace, console.*²» S'il est un homme qui ne frappe le fer que lorsqu'il est rouge, c'est bien saint Paul ! « À contretemps » ici, n'exhorte pas à battre le fer, que celui-ci soit rouge ou ne le soit pas, mais à ne pas consulter ses aises pour le battre, à être prêt à le faire aussi bien sur la place publique qu'en prison et à l'église.

2. Le lieu. Un jour, un « clergyman » surprit un garçon et une fille, étendus tout nus sur la pelouse de son jardin. « Nous faisons comme Adam et Ève », s'exclamèrent-ils. « Hélas ! » leur fut-il répondu : « Ici, ce n'est pas le Paradis terrestre ! »

3. L'âge. On distingue trois âges principaux : la jeunesse, l'âge mûr, et la vieillesse. Or, la psychologie humaine diffère considérablement d'un âge à un autre, **et** les vices et les vertus propres

¹ Saint Jean Climaque, L'Echelle , 26 (P.G. LXXXVIII, 1032).

² 2. Thimothée 4, 2.

à l'un ou à l'autre ne sont pas les mêmes. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'analyse profonde qu'en a faite Aristote :

« Les jeunes gens sont par caractère portés aux désirs et enclins à les satisfaire. Ils sont surtout asservis aux plaisirs de l'amour, et sans force pour leur résister. Inconstants et prompts au dégoût de ce qu'ils désiraient, leurs désirs sont véhéments mais de courte durée, car leurs volontés, pour vives qu'elles soient, sont aussi fugaces que la faim et la soif chez les malades. — Ils sont bouillants, emportés, impulsifs. Ils se laissent vaincre par la colère, car ils se font un point d'honneur de ne pas être méprisés, et s'indignent s'ils croient subir une injustice. — Ils aiment les honneurs, mais plus encore la victoire, car la jeunesse aime exceller et la victoire est signe de supériorité. Honneur et victoire les tentent plus que l'argent : de l'argent ils n'ont cure, n'ayant pas encore fait l'expérience du besoin [...] Leur naturel est bon car peu accoutumé à la méchanceté humaine. Ils sont confiants, parce qu'ils n'ont pas encore été beaucoup trompés. Ils sont pleins d'espérance : comme les gens pris de vin, ils sont naturellement chaleureux, car ils n'ont pas encore essuyé beaucoup d'échecs. — La majeure partie de leur vie est remplie par l'espérance, car l'espérance embrasse l'avenir, tandis que le souvenir nous ramène au passé, et pour les jeunes gens l'avenir est long, le passé court ; en effet, au matin de la vie, l'on n'a rien de quoi se souvenir mais tout à espérer. — Ils sont faciles à tromper pour la raison que nous venons de dire, car ils cultivent facilement l'espérance. — Ils sont plus courageux que les autres âges, car ils sont emportés et ont l'espoir facile : l'emportement leur ôte la crainte, l'espoir leur donne de l'assurance [...] Ils sont également portés à rougir, car ils ne soupçonnent pas qu'il n'y ait rien de beau en dehors de la seule loi à laquelle leur éducation les a soumis. — Ils sont magnanimes, ils n'ont pas encore été humiliés par la vie ; ils n'ont pas l'expérience des nécessités inéluctables, et se croire digne de grandes choses est magnanimité ; or celle-ci appartient au caractère de ce qui est plein d'espoir. — Pour l'action, ils préfèrent le beau à l'utile ; c'est plus le naturel que le calcul qui les guide, le calcul ayant pour champ l'intérêt, la vertu le beau. — Plus que les autres âges, ils aiment leurs amis et leurs camarades parce qu'ils se plaisent à vivre ensemble et ne jugent rien encore selon leur intérêt, par conséquent leurs amis non plus. En tous les domaines, ils pèchent plus et avec plus de véhémence, contrairement au précepte de Chilon¹, car ils font tout avec excès : ils aiment avec excès, ils haïssent avec excès et ainsi du reste. Ils croient tout savoir et défendent leur point de vue avec obstination, de cela procède leur excès en tout. Ils commettent leurs injustices par démesure, non par méchanceté. Ils sont ouverts à la pitié, parce qu'ils s'imaginent que tous les hommes sont honnêtes et meilleurs qu'en réalité, leur appliquant la mesure de leur propre innocence, de sorte que les souffrances d'autrui leur paraissent imméritées. Ils aiment rire et par conséquent plaisanter ; la plaisanterie est en effet une insolence de bon aloi.²

La psychologie des vieillards est, presque sur tous les points, le contre-pied de celle des jeunes. Quant à l'âge mûr, il est la synthèse des deux : *«Tous les avantages que la jeunesse et la vieillesse possèdent séparément, l'âge mûr les possède réunis ; mais ce qu'elles ont en excès ou en défaut, il les a avec mesure et proportion.³»*

¹ « Rien de trop »

² Aristote : La Rhétorique, II, 12.

³ Aristote : La Rhétorique, II, 14.

Il va de soi que ce portrait relève purement de l'analyse psychologique et exclut tout jugement moral. Quand Aristote affirme, par exemple, que les jeunes sont plus incontinents que les vieillards, cela n'interdit nullement de penser que sainte Thècle, qui a préféré en pleine adolescence, par amour de la virginité, être jetée en pâture aux lions plutôt que de se marier, l'emporte sur les vieillards de tout un royaume. Et quand il ajoute que ceux-ci « *tiennent à la vie, surtout à l'approche de son terme, parce que le désir porte sur ce qui nous manque, et que nous désirons le plus ce dont nous sommes privés¹* », cela n'exclut en aucune manière le fait que saint Paul, qui sur ses derniers jours aspirait ardemment à être anéanti pour rejoindre encore plus tôt le Christ, fût plus détaché de la vie que toute la jeunesse du monde. Mais ce qu'Aristote donne à entendre, c'est qu'un jeune aura, *en tant que tel*, davantage à combattre pour préserver sa chasteté alors qu'un vieillard, *en tant que tel*, aura plus à lutter pour échapper à l'avarice, à la pusillanimité, à la méchanceté, au cynisme, etc. Pour les mêmes raisons, si une faute de luxure est plus grave chez un vieillard, puisqu'il ne connaît pas l'effervescence de la chair propre aux jeunes années, chez un jeune, une trop grande inclination au calcul et à la radinerie sera infiniment plus condamnable.

4. **Le sexe.** Nous renvoyons le lecteur intéressé par une analyse plus fine des différences psychologiques entre les deux sexes au premier tome du « Discernement Spirituel » qui traite de l'amour et de la concupiscence². Qu'il nous suffise de préciser ici que seul un muflon aborderait une femme exactement de la même manière qu'il eût abordé un homme.

5. **La santé psychologique.** Le spirituel doit avoir un certain sens psychiatrique — je ne dis pas « science psychiatrique » mais au moins un sens psychiatrique — pour discerner si l'intelligence et la volonté sont plus ou moins lésées. Quand elles sont totalement lésées, cela saute aux yeux. Mais le plus souvent on a affaire à des éclipses partielles. Il faut donc qu'il sache attribuer à la névrose et à la psychose ce qui doit leur être attribué, et attribuer à la liberté les actes libres, pour ne pas commettre de bourdes en jugeant un malade comme si celui-ci était parfaitement responsable de ses actes, ou un pervers comme un malade. Il y a même des maladies très graves où les actes, ayant cessé d'être libres, gardent encore les apparences de la liberté. Ainsi, dans le cancer du cerveau appelé en jargon médical « glioblastoma multiformis » — j'ai pu le constater moi-même — les premiers symptômes sont si insidieux qu'on peut se tromper lourdement sur la signification de certains actes. Si le sujet atteint par cette maladie était par exemple un être plein d'humour, certaines de ses plaisanteries, tout en continuant à revêtir la forme qu'elles avaient avant la maladie, seront plus poussées que d'habitude, comme s'il avait perdu le contrôle sur ses pensées, qui parfois même, de très bon goût qu'elles étaient, deviendront plus douteuses. La nuance est alors subtile, et il faut un œil doué d'un sens psychiatrique pour la discerner.

¹ Aristote : La Rhétorique, II, 13.

² Cf. chapitre II, L'instinct sexuel : finalités auxquelles il est ordonné, polarité des sexes.

6. Les circonstances aggravantes ou atténuantes. Un pauvre diable qui, fouetté par l'extrême nécessité, « chipe » un pain pour sauver ses jours — à supposer que personne n'ait voulu lui en donner — ne commet même pas un larcin. La faute que commet l'abbé Mouret dans l'ouvrage d'Émile Zola est plus grave que celle — toutes choses égales par ailleurs — d'un simple fidèle, parce qu'elle est celle d'un prêtre et a une répercussion plus grande sur le plan du scandale

7. L'état spirituel. À un moment donné, un homme ou bien est en état de grâce ou bien ne l'est pas, il n'y a point de situation intermédiaire. Nous assimilons ceux qui sont en état de grâce à des gens en bonne santé, même si cela n'exclut pas un rhume ou une petite constipation ; et ceux qui ne le sont pas, à des gens gravement malades. Or, un médecin ne se conduit pas de la même façon à l'égard d'une personne atteinte d'un cancer de l'estomac et d'une autre qui ne souffre que d'une légère indigestion. La thérapeutique est essentiellement différente, en durée, en puissance, en rigueur, etc. On ne doit donc pas s'étonner de ce que les saints classent les bien-portants et les malades en fonction de la gravité de leur mal et prescrivent un comportement adapté à chaque degré. En particulier, la célèbre division en commençants, progressants et parfaits comme celle qui distingue les trois stades de la vie mystique : la purification, la contemplation et l'illumination, revient souvent et elle a montré sa grande efficacité dans la vie spirituelle

8. Enfin, dernier élément : le **caractère unique de chaque personne**. Les classifications générales que nous avons faites, tout en étant très utiles, ne sont guère suffisantes. Elles n'ont d'ailleurs leur raison d'être qu'en tant qu'elles contribuent à l'appréhension de l'unicité de chaque personne. En effet, personne, à aucun point de vue, n'est exactement semblable à personne. Même une feuille d'arbre a une originalité telle qu'on ne peut trouver sa pareille dans tout le règne végétal. Et que dis-je « règne végétal » ? Même dans le monde inanimé il en est ainsi : que dire alors de l'homme ? Anatomiquement, qui ne sait que la véritable signature d'un individu est son empreinte digitale ? De même, en pathologie, les médecins parlent de *la* tuberculose, de *la* dysenterie. Mais *la* tuberculose, *la* dysenterie n'existent qu'idéalement, et dans l'esprit des médecins, mais non dans la réalité sensible. Dans la réalité, il y a *une* tuberculose, *une* dysenterie : aucune tuberculose, aucune dysenterie, ne ressemble à une autre ; chacune en effet a son caractère individuel qui la distingue de toutes les autres. Loin de moi la pensée de nier la légitimité de l'abstraction et de la généralisation, c'est-à-dire de cette faculté d'abstraire ce qu'il y a de commun entre deux tuberculoses, ou entre cent ou entre mille, et de négliger les caractères individuels : sans l'abstraction, la science n'est pas possible. Cela dit, ce que j'attaque n'est pas l'abstraction et la schématisation, mais l'abstraction auto-satisfaite, celle qui en vient à voir dans les maladies des entités uniformes existant en elles-mêmes, et non des réalités concrètes aux contours uniques, contours dont l'escamotage en thérapeutique peut conduire aux pires catastrophes.

S'il en est ainsi pour le corps, que sera-ce alors pour l'âme, réalité encore plus complexe, plus différenciée, plus nuancée ? Tout système qui étouffe la personnalité, qui veut fabriquer en série, qui considère les hommes comme autant de tarbouches à sortir du moule, est meurtrier pour l'homme. Qu'on passe en revue la vie de tous les génies, et l'on verra que tous ceux qui ont été

placés dans des écoles, des pépinières, s'en sont très mal accommodés et y ont obtenu les notes les plus médiocres. On sera certainement ahuri, le jour du Jugement dernier, par le nombre de génies et de saints en puissance que l'école aura étouffés dans l'œuf.

« Soit ! dira-t-on, mais si la science relève de la généralité, comment connaître ce qui appartient à la singularité ? — Heureusement que Dieu nous a pourvus non seulement de la faculté d'abstraction, mais de celle d'intuition, par laquelle nous sortons de notre carapace d'égoïsme pour coïncider avec ce que l'autre a d'unique, pour épouser ce qu'il a en lui de plus personnel et de plus intime ! Mais de cette sortie de soi, de cette puissance de sympathie, combien d'individus sont capables ? » La diversité des tempéraments fait donc la diversité des voies, et ce n'est pas pour rien qu'il existe par exemple une telle variété d'ordres religieux : « C'est qu'il y a différents genres de vie et des choix très variés qui, en accord avec la foi, mènent soit à une demeure, soit à une autre, c'est ce que nous appelons des "voies". Faut-il donc les suivre toutes, ou quelques-unes d'entre elles ? Si un homme le pouvait, il serait bon qu'il les suivît toutes ; sinon, qu'il en suivît le plus grand nombre possible ; ou du moins, quelques-unes ; si cela n'était pas possible non plus, qu'il en empruntât une éminemment, à ce qu'il me semble, serait déjà une grande chose.¹ » C'est ainsi que l'ordre franciscain est destiné à suivre *éminemment* la vertu de pauvreté, *sans négliger aucune autre vertu*. De surcroît, à l'intérieur même de l'ordre, chacun la suivra avec sa personnalité propre ; un saint Bonaventure est très différent d'un saint François d'Assise.

D. Par la révélation privée

En dehors des trois sources que sont la nécessité, les lois naturelles et la Révélation pour connaître la volonté divine, il en est encore une autre : la révélation privée. Quand cette révélation ne fait que confirmer l'une ou l'autre de ces sources, cela ne pose pas de problème. En revanche, quand elle paraît contredire l'une ou l'autre d'entre elles, elle semble mettre Dieu en contradiction avec Lui-même. Comment l'apprécier alors ? Voyons quelques cas rapportés par l'Écriture, ainsi que les jugements qu'elle porte sur eux.

1. Dieu enjoignit à Abraham de lui offrir en sacrifice son propre fils ; en d'autres termes, Il lui ordonna de commettre le meurtre ; et bien qu'Abraham ne fût pas passé à l'acte, il est clair qu'il l'a accompli intentionnellement — et un péché est essentiellement dans l'intention. Cependant, sa promptitude à obéir, bien loin d'être jugée comme criminelle, est considérée au contraire comme un acte admirable d'obéissance à Dieu : « N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique.² »

2. Pinhas, d'un seul coup de lance, transperça un Israélite et une Madianite en train de forniquer. Et Dieu le combla d'éloges : « *Pinhas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, le prêtre, a détourné mon*

¹ Saint Grégoire de Naziance, Discours théologique n° 1, Discours 27 (PG.)00(VI, 21)

² Genèse 22, 12

courroux des enfants d'Israël, parce qu'il a été, parmi eux, possédé de la même jalousie que moi ; c'est pourquoi je n'ai pas, dans ma jalousie, achevé les enfants d'Israël.¹»

Et le psalmiste renchérit : *« Alors se dressa Pinhas, il apaisa Dieu par une expiation et le fléau s'arrêta. Ce lui fut imputé à justice, de génération en génération, à jamais.²»*

3. Le roi Achab ayant laissé la liberté à l'Araméen Ben-Hadad, contre la volonté de Dieu, voici comment Dieu s'y est pris pour lui signifier le châtiment qui l'attendait : « L'un des prophètes dit à son compagnon sur l'ordre du Seigneur : "Frappe-moi, je te prie." L'autre refusa de le frapper. C'est alors que le prophète lui annonça : "Puisque tu n'as pas écouté la parole du Seigneur, lorsque tu m'auras quitté, un lion t'attaquera." L'ayant quitté, il rencontra un lion qui le tua. Le prophète rencontrant un autre homme dit : "Frappe-moi, je te prie." L'homme le frappa, lui occasionnant maintes blessures. Le prophète alla se poster sur le chemin à la rencontre du roi, un bandeau sur les yeux. Au passage de celui-ci, il l'implora en lui racontant une fiction : "Ton serviteur était allé au milieu de la bataille, lorsqu'un homme vint à lui et lui amena un prisonnier en disant : Garde moi bien cet homme ; s'il venait à s'échapper, ta vie répondrait pour la sienne, ou tu aurais à payer un talent d'argent. Or ton serviteur était occupé de côté et d'autre, de sorte que l'homme s'est enfui." Le roi d'Israël lui dit : "Voilà ton arrêt, tu l'as prononcé toi-même". Le prophète aussitôt ôta le bandeau de dessus ses yeux, et le roi reconnut en lui l'un des prophètes de sa connaissance. Celui-ci lui dit : "Ainsi parle le Seigneur, parce que tu as laissé partir celui que j'avais condamné, ta vie répondra pour la sienne, et ton peuple pour le sien ! ».

En effet, c'est parce que le roi Achab avait les prophètes en aversion et refusait de se laisser approcher par eux, que ce prophète eut recours à un subterfuge : il se fit blesser pour porter un bandage qui le dissimulât aux yeux du roi et put ainsi annoncer à Achab qu'il serait puni de mort pour n'avoir pas tué Ben-Hadad comme celui qui avait refusé de le frapper l'avait été, car dans les deux cas il s'agissait bien d'obéir à la volonté divine.

4. Dieu ordonna à Isaïe d'aller complètement nu, ce qu'il fit. Et Dieu dit : *« De même que mon serviteur Isaïe est allé sans vêtements et nu-pieds pendant trois ans, signe et présage pour l'Égypte et pour Couth, de même le roi d'Assyrie emmènera les prisonniers égyptiens et les déportés de Couth, jeunes et vieillards, sans vêtements, nu-pieds et le fondement découvert : nudité de l'Égypte !³ »*

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, démontrent que ce qui fait que le bien est bien, et le mal mal, c'est uniquement la coïncidence du bien avec la volonté de Dieu, et le mal l'opposition à cette même volonté ; et que Dieu, étant le maître des lois naturelles, peut, dans tel cas qu'il juge bon, les révoquer par une révélation spéciale : *« Tout ce qui se fait selon la volonté de Dieu est le meilleur,*

¹ Nombres 25, 11.

² 1. Psaume 105, 30.

³ 1. Isaïe 20, 3-4 .

même si cela paraît mauvais ; et ce qui se fait contre Sa volonté et ne Lui est pas agréable, quand on le jugerait excellent, est ce qu'il y a de pire et ce qu'il y a de plus scélérat. Même si l'on tuait en suivant la volonté de Dieu, la mort que l'on inflige serait meilleure que toute clémence ; et si l'on épargnait et montrait de la clémence contre Son bon plaisir, une telle clémence serait plus impie que tout meurtre. Car ce n'est pas la nature des choses, c'est le suffrage divin qui rend les mêmes actes tour à tour bons ou mauvais [...] Qu'y a-t-il de plus paradoxal que cela ? Celui qui a frappé le prophète a eu la vie sauve, et celui qui l'a épargné a été puni : comprenez par-là que lorsque Dieu ordonne, il ne faut pas scruter indiscrètement la nature de ce qu'Il dit, mais uniquement obéir.¹ »

Toutefois une importante réserve doit être émise : dans toutes les histoires citées, Dieu ne commande que l'acte extérieur (tuer, frapper, aller nu), dissocié des sentiments vicieux qui d'ordinaire animent ces actes. Un autre esprit y préside : le zèle divin dans le cas de Pinhas ; l'amour divin chez Abraham ; la correction fraternelle chez le prophète ; le mépris de l'opinion chez Isaïe. Jamais on ne voit Dieu ordonner la haine, la débauche, l'envie, bref les vices. Si les choses en soi mauvaises deviennent bonnes quand Dieu les ordonne, à plus forte raison les choses en soi indifférentes deviennent-elles obligatoires. Ainsi Marie l'Égyptienne ayant, à cause de son impureté, par trois fois été empêchée par une force invisible d'entrer au Saint-Sépulcre, fixa l'icône de la Mère de Dieu, et lui adressa une humble prière se terminant ainsi : « *Maintenant, conduis-moi là où tu l'ordonnes.* » Elle entendit aussitôt une voix lui crier : « *Si tu franchis le Jourdain, tu trouveras le bon repos.*² »

Abraham reçoit l'ordre de Dieu de quitter son pays pour s'installer en Canaan, et nous admirons sa foi pour avoir obéi sans même savoir où Dieu voulait l'envoyer. Il y a aussi le prophète à qui Dieu donna une mission, en lui enjoignant ceci : « *Tu ne mangeras pas de pain, tu ne boiras pas d'eau et tu ne reviendras pas par le chemin par où tu seras allé.*³ » Malheureusement, ayant transgressé cet ordre en acceptant l'hospitalité d'un autre prophète, il fut justement puni : « *Un lion le rencontra sur le chemin et le tua.*⁴ »

Il y a enfin une révélation spéciale implicite dans certains dons, tel celui des langues. Un apôtre qui reçoit le don de parler en langue indienne, ne reçoit-il pas par là une suggestion divine pour aller évangéliser ceux qui parlent cette langue ? Nous avons donc vu jusqu'ici les moyens pour connaître la volonté divine, et les considérations dont il faut tenir compte pour que cette connaissance, d'abstraite qu'elle est, devienne concrète et applicable à chaque cas particulier. Tout cela, nous ne l'avons vu qu'en général. Or, il s'agit, dans ce livre, de descendre dans le détail des commandements divins pour montrer le rôle que joue le discernement. Comment allons-nous procéder ? La meilleure méthode consisterait à regrouper les actes humains, dans leur moralité, sous des principes génériques ni trop nombreux ni trop peu nombreux : trop nombreux, ils

¹ Saint Jean Chrysostome, Quatrième discours contre les Juifs (PG: XLVIII, 873).

² Saint Sophrone, Vie de sainte Marie l'Égyptienne (P. G. LX,00/11", 3716).

³ 1 Rois 13,9.

⁴ 3.1 Rois 13, 24

paralysent le jugement et l'action, qui souvent doivent être prompts ; trop peu nombreux, on ne dispose pas de critères suffisants pour opérer la différenciation. Or, cette méthode existe. De tout temps en effet, les grands spirituels ont ramené tous nos actes aux sept péchés capitaux et aux vertus opposées. Cette division a aussi l'inappréciable avantage de n'être pas factice, car elle correspond aux trois grandes puissances de l'âme d'abord distinguées par Platon : raison, désir, colère. Saint Grégoire de Nysse souligne le rôle capital de cette division dans le discernement :

« De même que dans les maladies corporelles, le but de la médecine est de guérir le malade tout en considérant que la nature des soins à apporter varie grandement d'une maladie à l'autre (à chaque pathologie correspond une thérapeutique appropriée) ; de même, dans les maladies de l'âme, eu égard à la grande diversité des passions, les actions thérapeutiques seront aussi forcément différentes d'une affection à une autre [...] Selon la division la plus générique, on peut considérer trois parties dans l'âme : la raison, le désir et la colère. C'est là que résident les belles actions de ceux qui vivent dans la vertu, et la chute de ceux qui glissent dans le vice ; c'est la raison pour laquelle convient, à celui qui a la charge des soins, d'apporter à la partie malade de l'âme la thérapeutique correspondante. Il faut d'abord qu'il examine dans quelle partie de l'âme se trouve le siège de l'affection, pour n'agir que sur ce point, et ne pas s'exposer, en thérapeute inhabile, à porter ses soins d'un côté, tandis que le mal se trouve d'un autre, comme on voit souvent des médecins qui, pour avoir ignoré quelle était la partie qui souffrait primordialement, exaspèrent la maladie par leur traitement [...]

Au moyen de la raison, l'âme doit se faire une idée toute pleine de piété de la divinité, distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, porter un jugement clair et sans confusion sur la nature des choses, afin de savoir ce qui doit être recherché en elles et aussi ce qui doit y être pris en horreur et en abomination. Cette faculté exercée en sens contraire, porte l'âme à l'impiété au sujet de la divinité, au faux jugement sur le Bien véritable, à une appréciation tordue et erronée de la nature des choses, qui fait voir selon les paroles de l'Écriture "la lumière comme ténèbres et les ténèbres comme lumière"¹. Le mouvement vertueux de la partie désirante, c'est d'exciter le désir vers ce qui est réellement désirable et véritablement bon ; et s'il y a en nous une puissance et une disposition à l'amour passionné, le polariser sur ce seul point, avec la ferme conviction qu'il n'y a rien qui soit par nature désirable si ce n'est la vertu et ce qui l'alimente. Le mouvement vicieux et le péché de cette partie consistent à déplacer le désir vers la gloire illusoire et sans substance, ou vers l'éclat qui colore les corps ; de cette mauvaise orientation du désir procède l'amour de l'argent, de la gloire, des plaisirs et de toutes les choses qui découlent de ce genre de vice. Par la colère, l'âme doit avoir la détestation du mal, faire la guerre aux passions, s'armer d'une force virile pour ne pas tomber de frayeur devant ce qui paraît redoutable à la multitude. Ainsi bien armée, l'âme nous fera résister au péché jusqu'à renoncer à notre vie, mépriser les menaces de mort, les supplices les plus cruels et fuir les délices du monde, en triomphant pour toujours — parce qu'elle combat pour la foi et la vertu — de toutes les choses qui, par habitude et préjugé, tiennent la plupart des hommes captifs dans les plaisirs. Quant aux chutes inhérentes à cette partie colérique, il est à tous facile d'en dresser la liste : l'envie, la haine, la rancune, l'injure, les disputes, la propension à la querelle et à la vengeance,

¹ Isaïe 5, 20.

passion qui prolonge longtemps le souvenir des injures et se termine chez beaucoup par le meurtre et le sang. Ainsi, l'esprit non discipliné, ne sachant employer à bon escient l'arme de la colère, tourne contre lui-même la pointe du fer ; et ce qui nous a été donné par Dieu comme arme de défense devient funeste pour celui qui en abuse¹. »

Voilà un beau programme, me dira-t-on, mais alors, c'est tout un traité des vices et des vertus que vous entreprenez d'écrire, et non un ouvrage sur le discernement ! — J'avoue que je mériterais ce reproche si je m'appesantissais sur les manifestations de chaque vice et de chaque vertu, y compris dans ce qu'elles ont de plus spectaculaire. Sur le plan de la vanité par exemple, le « Tout-Paris » à lui seul pourrait fournir une mine d'or inépuisable, vertigineuse, à l'immense délectation d'un Balzac ou d'un Molière. Mais outre que je ne suis ni un Balzac ni un Molière, ce n'est pas dans les choses grossièrement évidentes que le discernement a lieu de s'exercer — avec un peu de perspicacité, il suffit que paraisse Harpagon pour qu'on le reconnaisse — mais là où le vice peut se confondre avec la vertu, et le poison avec le remède ; là où le vice paraît « épatant » et « vachement sympa », et la vertu « peu ragoûtante ». Dans un récent sondage effectué auprès des jeunes sur leurs héros préférés, Mesrine n'a-t-il pas dépassé, et de loin, la pauvre Jeanne d'Arc ? Et si l'on était mis en face d'un grand criminel, mais élégant, habillé sur mesure par Pierre Cardin, parfumé, svelte, et de saint Benoît Labre, le saint pouilleux, dont la toilette funèbre a requis six hommes pour le débarrasser de la vermine qui l'infestait, pouilleux pour Jésus-Christ, subsistant par les épiluchures jetées dans les poubelles, assoiffé d'ignominies et d'opprobres comme d'autres le sont de plaisirs : combien feraient le bon choix ?

En effet, selon la démonstration aristotélicienne, si une vertu est la voie moyenne — entendue non au sens de médiocrité, mais de modération suréminente — entre des vices opposés, il est facile de comprendre, un vice ne différant de la vertu opposée que par excès ou par défaut, qu'on puisse prendre l'un pour l'autre, et vice-versa, d'autant plus que la pente de notre cœur nous précipite facilement vers le bas ! « *En effet, les Grecs disent que les vices ont leurs portes dans le voisinage des vertus. Car à la porte de chaque vertu s'ajuste de côté et d'autre la forme d'un vice très ressemblant [...]. C'est ainsi que ceux dont la volonté était résolue à la vertu se sont fourvoyés et se sont montrés téméraires ; ceux qui craignaient le reproche de témérité ont été convaincus de lâcheté et de pusillanimité ; et ceux qui s'appliquaient à sympathiser avec les autres se sont amollis dans les passions d'une manière déshonorante, tandis que ceux qui fuyaient les passions sont devenus sans miséricorde et sans humanité.² »*

Saint Jean Climaque ajoute : « *De même qu'il arrive quelquefois qu'en ne voulant puiser que de l'eau à une source, on ramène en même temps, sans nous en apercevoir une grenouille ; de même, lorsqu'on veut pratiquer les vertus, nous cherchons souvent à satisfaire les vices qui leur sont invisiblement enlacés. Par exemple — comment l'exprimer ? — la gourmandise s'enlace à l'hospitalité ; la fornication à l'amour ; la rouerie au discernement ; la méchanceté à la prudence ; la haine secrète, la nonchalance, la paresse, la contradiction, la capricieuse disposition de soi et l'indocilité à la mansuétude ; le mépris de l'enseignement au silence ; la présomption à la joie ; la*

¹ Saint Grégoire de Nysse, Épître canonique (PG. XLY 224-5).

² Saint Basile, Traité de la véritable incorruptibilité de la virginité (1^{er} G.)^{10X}, 741, 744).

paresse à l'espérance ; le jugement des autres à l'amour encore ; l'ennui et la paresse à la solitude et à la retraite ; l'amertume à la chasteté ; la liberté excessive de langage à l'humilité. Quant à la vaine gloire, regardons-la comme un emplâtre universel, ou plutôt comme un poison subtil qui cherche à s'insinuer dans toutes les vertus.¹ »

Et il ne suffit pas de dégager les subtiles nuances entre les vertus et les vices qui leur sont apparentés ! À quoi sert d'établir laborieusement le diagnostic différentiel d'une maladie si on ne sait pas la guérir ? On ressemblerait à la psychiatrie d'aujourd'hui, qui a de grands mots pour désigner et décrire minutieusement chaque maladie, mais qui, dès qu'il s'agit de guérir, se révèle aussi impuissante et barbare que l'alchimie par rapport à la chimie moderne. Or pour guérir les maladies morales, psychiques ou corporelles, il faut d'abord en connaître les causes exactes. En effet, comme un vertige peut avoir les causes les plus variées et les plus dissemblables, ainsi en va-t-il du vice : *« Dans nos corps, la fièvre se manifeste toujours de la même manière mais son ardeur, loin d'avoir toujours la même origine, peut procéder de multiples causes ; de même le bouillonnement de la colère et ses mouvements, comme sans doute ceux de nos autres passions, peuvent avoir des causes et des origines multiples et variées. C'est pourquoi il est impossible de prescrire des remèdes d'une manière uniforme. Dès lors je conseillerais plutôt à chaque malade de rechercher avec le plus grand zèle la méthode qu'il doit suivre pour se guérir. Or, le premier point du traitement est de connaître la cause de sa souffrance morale ; car la cause une fois découverte, nous les malades, recevrons de la Providence divine et des médecins spirituels les remèdes efficaces.² »*

Qu'on juge de la difficulté du diagnostic par le raccourci suivant : *« Le rire hors de propos est engendré en certaines circonstances par la luxure, en d'autres par la vaine gloire, lorsqu'on se vante sans honte et sans pudeur, et aussi par la mollesse. L'excès dans le sommeil est produit tantôt par la mollesse, tantôt par le jeûne parce que ceux qui jeûnent s'enorgueillissent, tantôt par l'ennui, ou encore par les besoins réels de la nature. Le bavardage vient de la vaine gloire ou de la gourmandise, l'ennui de la mollesse ou de l'absence de crainte de Dieu. Le blasphème est primordialement le fœtus de l'orgueil ; il vient souvent des jugements que nous portons sur le prochain ou de l'envie importune des démons. La dureté de cœur procède parfois de la satiété, souvent aussi de l'insensibilité, ou d'un attachement déréglé. Et l'attachement à son tour a pour origine tantôt la luxure, tantôt l'avarice, tantôt la gourmandise, tantôt la vaine gloire, ou beaucoup d'autres causes. La méchanceté vient de l'enflure du cœur et de la colère. L'hypocrisie est le fruit de la complaisance en soi-même et de la capricieuse disposition de soi.³ »*

Pareille entreprise est éminemment impopulaire. Je ne parle même pas du grand nombre de nos contemporains pour qui la morale n'existe même plus, pour qui le plaisir et le caprice de chacun sont la seule règle de conduite, et qui, convaincus de cela comme de « deux et deux font quatre », ont exterminé en eux cette inquiétude salutaire qui pousse à ouvrir un livre de religion ou de philosophie. Je parle plutôt de ceux qui se targuent de croire à l'Évangile et de le suivre.

¹ Saint Jean Climaque, L'Échelle sainte, 26 (1G. LXXXVIII, 1025).

² Saint Jean Climaque, L'Échelle sainte, 8 (1G. LXXXVIII, 833).

³ Saint Jean Climaque, L'Échelle sainte, 26 (11G. 1300 1/111, 1021, 1024).

Je vois au moins quatre catégories se dresser contre moi :

1. D'abord, les partisans de l'« amour ». Ils ont en effet entendu Notre-Seigneur proclamer : « *Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme Je vous ai aimés¹* »; et en saint Jean : « *Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous²* » ; « *Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui³* »; et saint Paul : « *Vous n'êtes redevables de rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres ; car celui qui aime l'autre a accompli la loi⁴* » — « Que venez-vous, me diront-ils, nous rabâcher commandements, vices et vertus, puisque, vous le voyez bien par ces citations, l'amour seul suffit ! » S'ils entendaient par-là qu'il faut observer les commandements par amour, avec les sentiments d'un fils, et non comme un esclave, personne plus que moi n'applaudirait à leur thèse. Hélas ! nous ne savons que trop ce que le mot « amour » signifie dans leurs bouches : un vague sentimentalisme qui a horreur de la croix que suppose l'amour et du travail nécessaire que suppose la remontée de la pente de notre nature si facilement encline au mal ; il y a toujours chez eux une diarrhée de paroles telles que *partage, dialogue, ouverture à l'autre*, diarrhée d'autant plus abondante et glaireuse que par leurs actes ils témoignent du sectarisme le plus étroit et de la haine la plus sournoise. Pour remédier à leur amnésie, voici d'autres paroles auxquelles ils devraient prêter attention afin de comprendre d'une manière correcte et équilibrée celles qu'ils ont toujours à la bouche : « *Si vous gardez mes commandements, vous demeurez en mon amour, de même que moi J'ai gardé les commandements de mon Père et Je demeure en son amour* », « *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements⁵* » ; « *Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime⁶* » ; « Car le commandement : "*tu ne commettras pas l'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas*", et les autres commandements, sont tous rassemblés dans cette parole : "*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*". *L'amour ne fait pas de mal au prochain : donc l'amour est la plénitude de la loi.*⁷ »

On voit par-là, non seulement qu'il n'y a aucune opposition entre l'amour et les commandements, non seulement que l'amour implique l'observance des commandements, mais qu'il n'est au fond que la *résultante* de l'observance parfaite de tous les commandements sans exception, à tel point que si l'un seulement d'entre eux est enfreint, l'amour s'évanouit immédiatement.

2. Assez apparentée à la précédente, surgit une seconde catégorie d'individus qui, dès qu'ils entendent les mots « vice », « vertu », « commandement », m'accuseront d'être un «

¹ Jean 15, 12.

² 1 Jean 4, 12.

³ 1 Jean 4, 16

⁴ Romains 13, 8.

⁵ Jean 15, 10.

⁶ Jean 14, 15

⁷ Romains 13, 9-10

moralisateur », ou de « moraliser », voulant dire par là, si j'entends bien, que je préconiserais une morale autonome, c'est-à-dire non suspendue à un souverain Bien et exclusivement répressive, c'est-à-dire dépourvue de générosité et non stimulante, consistant uniquement en interdits. En effet, ils ont eu tellement à subir ce genre de morale qu'à ce seul mot, un réflexe d'hostilité se déclenche en eux. Mais au lieu de se laisser aller à un jugement hâtif, qu'ils prennent la peine de parcourir le livre, et ils se rendront vite compte que la morale que j'expose, celle de l'Évangile interprété par les Pères, découle de la foi ; elle n'est autre chose que le dogme vécu. Cette morale est donc, comme chez Platon, suspendue au souverain Bien, et qui plus est, à un souverain Bien surnaturellement connu et surnaturellement aimé. Les vertus donc sont devenues entre leurs mains rien moins que l'imitation du Dieu incarné, réalisée en nous par l'Esprit-Saint Lui-même. Chez saint Thomas, malheureusement, cette imitation est beaucoup moins évidente ; sa morale est autonome et presque purement rationnelle, quoique encore équilibrée.

3. Viennent ensuite les gens qui se délectent à leur manière dans le dogme, celui-ci n'est pour eux qu'une matière à ratiocination, et ils n'ont à la bouche qu'un galimatias hermétique : « métamorphosis, anastasis, apocatastase », etc. où le commun des mortels se perd. Par une distorsion plus ou moins inconsciente, ils en sont venus à mettre la perfection chrétienne dans la spéculation purement abstraite. Jamais chez eux, contrairement aux Pères, cette recherche de la perfection ne débouche sur la vie. Au Moyen Âge, cette aliénation de la vie réelle a atteint chez certains des proportions inquiétantes. Érasme a justement ridiculisé le don merveilleux qu'ils avaient de faire évaporer entre leurs mains les substances les plus solides et les plus palpables, et de poursuivre avec acharnement des ombres aussi vides de substance que leur cervelle :

« Entourés d'une telle armée de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions explicites et implicites, ils débordent de tant de "faux-fuyants" que même les filets de Vulcain ne sauraient les enfermer sans qu'ils y échappent par des distinctions qui tranchent tous les nœuds aussi facilement que la hache de Ténédos, tant ils regorgent de néologismes et de termes extraordinaires ! [...] Innombrables sont leurs ergoterics encore plus subtiles que les précédentes, sur les notions, les relations, les "formalités", les quiddités, les eccétités, choses que nul ne saurait atteindre du regard, à moins d'être un Lyncée pour voir à travers les plus profondes ténèbres même ce qui n'existe pas [...]. Ces subtilités déjà si subtiles sont rendues encore plus subtiles par les nombreuses écoles scolastiques, en sorte qu'on aurait plus vite fait de se sortir d'un labyrinthe que des tortuosités des réalistes, nominalistes, thomistes, albertistes, occamistes, scotistes; et je n'ai pas nommé toutes les écoles mais seulement les principales.¹»

Dans la satire peut-être la plus virulente qui ait jamais été écrite sur cette manie, Rabelais² met en scène Panurge luttant contre le « *grandissime clerc nommé Thaumaste* », uniquement par des gestes, censés véhiculer les plus sublimes pensées métaphysiques, pour la plus grande joie de

¹ Erasme, Éloge de la Folie, 53.

² Rabelais, Gargantua, 11, 19.

l'assistance, à tel point que même les obscénités dont Panurge épice par dérision sa démonstration passent pour être le summum de l'impénétrabilité métaphysique !

Que ces gens donc, une fois pour toutes, comprennent enfin que la pensée sans l'action ne vaut rien, que l'intelligence n'a de valeur qu'autant qu'elle débouche sur l'amour, et que c'est sur notre vie que nous serons jugés : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis plus qu'airain sonnante ou cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.*¹»

« *À quoi sert-il, mes frères, que quelqu'un dise qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle sauver ? [...] Si la foi n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même [...] Toi, tu crois qu'il y a un seul Dieu ? Tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils tremblent. Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres n'aboutit à rien ? Abraham notre père n'a-t-il pas été justifié par les œuvres, ayant offert Isaac son fils sur l'autel ? Tu vois, la foi coopérait à ses œuvres, et par les œuvres la foi a été réalisée [...] C'est par les œuvres que l'homme est justifié, et non par la foi seule [...] Carde même que le corps sans le souffle est mort, ainsi la foi sans les œuvres est-elle morte.²» Quiconque écoute mes paroles et ne les accomplit pas sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur du sable.³»*

Si par exemple le Christ s'est incarné, ce n'est pas pour que nous y trouvions matière à des questions niaises et à des élucubrations stériles, mais pour que cette grande chose qu'est l'Incarnation imprègne tous nos actes jusqu'au moindre d'entre eux, et les transforme en profondeur. Ainsi, sous-jacents à l'Incarnation, nous discernons trois grands principes : l'Invisible qui devient visible, l'Impalpable palpable, l'Inaccessible accessible. Le Christ s'est réellement fait homme et en s'unissant à l'homme, Il participe à sa misère et l'enrichit de toute sa divinité. Que d'enseignements pratiques à tirer de ces grandes vérités ! La première nous montre le chemin de l'humilité par lequel nous descendons au niveau de celui que nous voulons élever. La seconde, que l'amour tend à l'union, à l'identification à l'autre sans dissolution de notre personnalité. Sans la puissance du Fils de Dieu, il ne nous sera jamais donné d'atteindre à l'union physique qu'Il a réalisée avec l'homme, jamais nous ne pourrions, comme Lui, *devenir autre*; seule une assimilation morale est à notre portée. La troisième vérité nous enseigne que toute assimilation n'est pas forcément bonne, et que seule l'est celle qui établit l'aimé dans le Bien. Et je n'en finirais pas de me livrer à des déductions...

4 Enfin, il y a des esthètes dont l'oreille délicate est blessée plus par la crudité de certains termes que par les réalités hideuses auxquelles ils renvoient. « Mais nous ne sommes plus au Moyen Âge — pauvre Moyen Âge devenu le bouc émissaire quasi universel — comment donc au vingtième siècle, siècle du raffinement et de la délicatesse des sentiments, parler de fornication, d'avortement, de débauche, d'envie ! » Cette catégorie d'individus affiche un faible très prononcé pour les

¹ 1 Corinthiens 13, 1-2.

² Jacques 2 (14, 17, 19-22, 24, 26).

³ Matthieu 7, 26.

euphémismes : *euthanasie* (comprenez mort douce et facile), *interruption de grossesse*, *relations extraconjugales*, *expériences prémaritales*, etc. Malheureusement, l'auteur, tout pétri de la « grossièreté » d'Ézéchiël, de Chrysostome et de Jérôme, ne sait appeler les choses que par leur nom.

Nonobstant donc le déplaisir que cela pourrait causer à certains, nous articulerons notre ouvrage autour des vices capitaux et des vertus opposées : l'orgueil, la colère, la tristesse, l'ennui, la gourmandise, la luxure, l'avarice. Cependant, comme nous avons déjà traité, dans le premier tome de cet ouvrage, le sujet de l'amour et de la concupiscence, nous ne parlerons ici de cette vertu et de ce vice qu'incidemment.

Jusqu'ici nous n'avons fait que délimiter l'objet du discernement. Venons-en à sa manifestation chez la personne, dont saint Jean Climaque, dans la définition citée en tête de ce chapitre, dit que c'est une « *appréhension sûre* ». Il ajoute : « *laquelle par nature se trouve seulement chez ceux qui sont purs de cœur, de corps et de bouche. Le discernement est une conscience non souillée et une sensation pure.*¹ » Cette dernière expression écarte toute velléité de faire du discernement une chose purement spéculative. Sans doute appartient-il à la partie rationnelle de l'âme. Mais, qu'il s'agisse du discernement naturel ou surnaturel, c'est une illumination de l'intelligence, une sensation savoureuse et concrète. Autre preuve de son caractère non abstrait : cette sensation ne peut procéder que de la purification, comme dit le saint. Comment en effet serait-il possible que, secoué ne fût-ce que par une seule passion mauvaise, on pût avoir du discernement ? Car, d'une part, à cause de la répercussion de la vie sur la pensée, même la science du bien et du mal, laquelle est plus facile à acquérir que le discernement, s'altérera en nous, la parole du prophète se réalisant : « *Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, l'amer en doux et le doux en amer* »

D'autre part, même si cette altération n'a pas encore eu lieu (car parfois elle exige des années et des années), la passion n'est jamais bonne conseillère, ni en sa propre cause ni en celle des autres. Comment l'envie, la haine, la jalousie, la flatterie, la concupiscence peuvent-elles juger équitablement ? « *S'ils voient quelqu'un qui jeûne par vaine gloire ils l'approuvent, et condamnent celui qui mange par humilité. Un autre qui fait abstinence avec humilité est à leur avis un hypocrite ; quant à celui qui mange avec gourmandise, ils le jugent simple et sans artifice, et prennent plaisir à manger souvent avec lui, flattant ainsi leurs propres passions. Bien plus, même ceux qui feignent d'être fols [en Christ], qui profèrent à tort et à travers sottises et niaiseries, qui se livrent à des gestes inconvenants et provoquent les autres au rire, ils les regardent comme si, par de pareilles ruses, manières et paroles, ils s'efforçaient de dissimuler leur vertu et leur impassibilité, et ils les honorent comme impassibles et saints. Mais ceux qui vivent dans la piété, la vertu et la simplicité de cœur, ceux qui sont réellement des saints, ils se méprennent sur leur compte et s'en écartent au prétexte qu'ils leur paraissent quelconques. D'autres encore regardent le bavard et le prétentieux comme hommes capables d'enseigner et personnes spirituelles, tandis que celui qui est silencieux et celui qui s'interdit rigoureusement toute parole vaine, ils les dénoncent comme étant frustes et sans éloquence. D'autres encore se détournent de celui qui parle dans l'Esprit-Saint comme d'un homme hautain et orgueilleux, blessés qu'ils sont par ses paroles plutôt que pénétrés de componction ; mais*

¹ Saint Jean Climaque, L'Échelle sainte, 26 (PG. DO0(111, 1013).

pour celui qui, de son propre fonds ou de ce qu'il a appris, débite de belles paroles et les trompe sur leur salut, ils n'ont pas assez de louanges et d'approbations.¹ »

L'impartialité du jugement provient de l'état de sérénité dans lequel se trouve l'intelligence, tout comme un lac non souillé par les immondices et non agité par les vents reflète les objets, tel un miroir pur. Et dès qu'il s'agit de distinguer dans la masse des hommes ceux qui sont saints ou spirituels et de percevoir les actes d'une beauté surnaturelle, il faut avoir, comme pour la foi, le sens spirituel : « Mais nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les choses dont Dieu nous a fait don ; et nous en parlons non en des paroles enseignées par la sagesse humaine, mais en celles enseignées par l'Esprit, interprétant les choses spirituelles par les spirituelles. L'homme "terrestre" n'accueille pas les choses de l'Esprit de Dieu ; car elles sont folie pour lui et il ne peut les connaître, vu qu'on en juge spirituellement. Mais le spirituel juge de tout, et lui, il ne relève du jugement de personne.' « Elles sont folie pour lui » : la foule n'a-t-elle pas souvent qualifié le Christ de « fou » et de « démoniaque » ? « Beaucoup d'entre eux disaient : "Il est possédé du démon et Il délire : pourquoi L'écoutez-vous ? « Et même ses proches : « Les siens, l'ayant appris, sortirent pour se saisir de Lui ; car ils disaient : "Il a perdu le sens".³ »

Chez ceux qui sont purifiés, on peut distinguer trois degrés : « *Chez les commençants, le discernement est une connaissance réelle d'eux-mêmes ; chez les progressants, c'est un sens spirituel qui distingue sans erreur le bien véritable de son contraire et du bien naturel. Chez des parfaits, c'est une science qui leur vient de l'illumination divine et qui peut, par son flambeau propre, éclairer de sa lumière ce qui est obscur chez les autres.*² »

La caractéristique du premier stade montre que le discernement est le fruit, avant tout, de l'humilité, car rien n'éloigne de la connaissance de soi-même autant que l'orgueil. Aussi le saint dit-il : « Qu'ils aient confiance ceux qui, entachés par toutes sortes de pas-s'humilient. Car même s'ils tombent dans tous les précipices, s'ils se laissent prendre à tous les filets et s'ils sont atteints de toutes les maladies, une fois guéris, ils deviendront pour tous des médecins, des phares, des flambeaux et des pilotes ; ayant appris les caractères de chaque maladie, leur propre expérience les rendra capables de sauver ceux qui sont sur le point de tomber.' »

Dans le deuxième stade, par « bien naturel », il entend les choses moralement indifférentes mais naturellement désirables, comme la santé, la bonne réputation, la beauté, l'éloquence, etc. Le saint caractérise le troisième stade par la plus haute forme de discernement, que j'appellerai « intuition » ou « clairvoyance » surnaturelle. Déjà, sur le plan naturel, Bergson affirme : « *Entre notre conscience et les autres consciences, la séparation est moins tranchée qu'entre notre corps et les autres corps, car c'est l'espace qui fait les divisions nettes. La sympathie et l'antipathie irréflechies, qui sont souvent divinatrices, témoignent d'une interpénétration possible des consciences humaines.*

¹ Saint Syméon le Nouveau Théologien, *Catéchèse 28*.

² Saint Jean Climaque, *L'Échelle sainte*, 26 (PG. LXXXVIII, 1013).

Il y aurait donc des phénomènes d'endosmose psychologique. L'intuition nous introduirait dans la conscience en général.¹»

On peut sans crainte changer le conditionnel prudent de Bergson en présent, et barrer le mot « possible ». Car les faits qui prouvent l'existence de cette interpénétration sont trop nombreux, bien qu'ils restent exceptionnels dans notre vie moderne si meurtrière par sa mécanisation et son matérialisme. C'est ainsi que Raskolnikov suggère d'un seul regard à Rasoumikhine l'idée qu'il est un meurtrier, en l'occurrence la suggestion la moins à même de traverser l'esprit de ce dernier : *« Il faisait sombre dans le couloir et ils se tenaient près de la lampe. Un moment ils se regardèrent en silence. Rasoumikhine devait se rappeler cette minute toute sa vie ; le regard brûlant et fixe de Raskolnikov semblait devenir plus perçant d'instant en instant et pénétrer son âme et sa conscience. Soudain Rasoumikhine tressaillit. Quelque chose d'étrange venait de passer entre eux [...] C'était une idée qui glissait, furtive, mais horrible, atroce, et que tous deux comprirent [...] Rasoumikhine devint pâle comme un spectre.² »* Évidemment les chicaneurs ne manqueront pas de me rétorquer qu'il suffisait à Rasoumikhine de lire sur le visage de Raskolnikov pour recueillir l'aveu de son crime, j'avais pourtant pris les devants et souligné qu'aucune idée ne pouvait lui être plus étrangère. Mais soit ! Que diront-ils des phénomènes de télépathie, où une personne voit en esprit une autre en train de mourir à des milliers de lieues d'elle, et les circonstances exactes de cette mort ? Que diront-ils des faits rapportés par Goethe et que chacun a pu constater dans sa vie, où un ami amène brusquement la conversation sur ce qui est objet de notre secrète pensée ; où une jeune fille, enfermée à son insu dans une chambre obscure avec un homme qui a contre elle des intentions homicides, prouve un sentiment d'angoisse et s'enfuit ; où un amoureux, appelant de ses vœux ardents celle qu'il aime, la voit venir à lui dans un état d'inquiétude³ ?

Si donc l'intelligence naturelle est capable de tout cela, on ne s'étonnera pas de ce que les spirituels, les plus dignes de foi entre tous les hommes, disent de la clairvoyance surnaturelle. Parfois ils prennent pour terme de comparaison le sens olfactif : *« De même que ceux qui ont le sens olfactif sain peuvent déceler ceux qui tiennent des parfums cachés, ainsi l'âme pure a-t-elle l'habitude de percevoir chez les autres aussi bien le parfum qu'ils ont acquis de Dieu que la puanteur dont ils ont été délivrés, bien que cela ne leur soit pas perceptible.⁴ »* Plus souvent ils empruntent leurs comparaisons à la vision : *« Celui qui est parfaitement purifié voit l'âme de son prochain, et si ce n'est l'âme elle-même, du moins les dispositions dans lesquelles elle se trouve. Le progressant, lui, juge de l'état de l'âme d'après le corps.⁵»* Et saint Syméon le Nouveau Théologien écrit : *« Celui qui voit de façon spirituelle et entend de même, voit l'âme même de celui qu'il voit et qu'il rencontre, avec lequel il converse souvent, bien que ce ne soit pas selon l'essence de l'âme, mais selon sa forme*

¹ Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, Introduction, 2 Partie, 28.

² Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, IV, 4

³ Johann Wolfgang Goethe, *Entretiens avec Eckermann*, an 1827.

⁴ Saint Jean Climaque, *L'Échelle sainte*, 26 (9G. LXXXVIII, 1029).

⁵ Saint Jean Climaque, *L'Échelle sainte*, 26 (9G. LXXXVIII, 1033).

distinctive, à savoir ses qualités et ses dispositions propres'. Si donc, il a été jugé digne de participer à l'Esprit-Saint, il le sait rien qu'en le regardant. Mais si celui qu'il voit répond encore imparfaitement à la grâce et n'est pas encore à la ressemblance divine, c'est à ses paroles surtout que le reconnaîtra celui qui le voit et l'entretient, comme Notre-Seigneur et notre Dieu l'a lui-même signifié par ces mots : "À leurs fruits vous les reconnaîtrez" et encore : "Comme l'arbre [est connu] par son fruit, ainsi c'est par sa parole que l'homme est connu pour ce qu'il est. En outre, lui aussi est reconnu par ceux dont la raison et les sens de l'âme sont sains, tandis que le reste des hommes, devant les oeuvres elles-mêmes, demeure privé de sensibilité et de discernement. ¹ »

Qu'on n'aille pas penser que ces hautes formes du discernement soient des charismes, c'est-à-dire des dons purement gratuits n'exigeant aucune correspondance de la volonté, et par conséquent n'indiquant pas une haute forme de vertu. L'énoncé même des textes cités montre au contraire que c'est la manifestation normale et régulière de la vertu du discernement en ses plus hauts degrés. Les vertus constituent l'essence même de la vie chrétienne, la trame dont celle-ci est constituée, puisqu'elles sont une disposition habituelle au bien. Elles sont donc nécessaires au salut, mais en leur premier degré seulement. En posséder les plus hauts degrés n'est donc pas nécessaire au salut, mais seulement pour atteindre la sainteté dans sa plus sublime dimension. Par contre, les charismes, bien que la plus haute convenance exige qu'on les accueille et garde en état de grâce, peuvent, rarement il est vrai, mais peuvent quand même, coexister avec le péché : ainsi les dons de miracles, de prophétie, de langues, etc. Les paroles du Christ l'attestent — Dieu nous garde cependant de l'envie et de la hargne avec lesquelles celles-ci sont voluptueusement citées par des gens qui, ne possédant pas ces dons, imitent le renard de la fable : « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats » « *beaucoup me diront ce jour-là : "Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, et en ton nom que nous avons expulsé des démons, et en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles" ? Et alors Je leur proclamerai : "Jamais Je ne vous ai connus. Éloignez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité."*² »

D'autres paroles le confirment, citons le passage bien connu de saint Paul : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain sonnante ou cymbale retentissante.*³ » L'histoire de Saül, pris d'un délire prophétique alors qu'il méditait d'assassiner David, en donne une autre illustration : « *Il demanda en quel lieu étaient Samuel et David. On lui répondit : "Ils sont à Nayoth, près de Ramah !" L'esprit de Dieu le saisit à son tour et il alla prophétisant jusqu'à son arrivée à Nayoth, près de Ramah. Là, il se dépouilla aussi lui-même de ses vêtements, prophétisa avec les autres devant Samuel et demeura nu par terre tout le jour et toute la nuit. De là ce dicton : "Saül est donc aussi parmi les prophètes !"*⁴ » On m'objectera peut-être que si le discernement est une vertu, et non un pur don, pourquoi saint Paul le cite-t-il parmi les charismes, lorsqu'il dit : "À l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à tel autre

¹ Saint Syméon le Nouveau Théologien, Catéchèse 28.

² Matthieu 7, 22-23.

³ I Corinthiens 13, 1.

⁴ 1 Samuel 19, 22-24.

une parole de science, selon le même Esprit ; à un autre la foi, dans ce même Esprit ; à tel autre les dons de guérison, dans cet unique Esprit ; à tel autre l'opération des miracles ; à tel autre la prophétie ; à tel autre le discernement des esprits ; à un autre les diversités de langues ; à tel autre l'interprétation des langues" ? Je répondrai que si l'on veut donner au mot « charisme » son sens propre de « pur don, non nécessaire au salut individuel, mais servant au bien commun et à l'édification de l'Église », on peut bien comprendre que saint Paul ait rangé parmi les charismes la « parole de sagesse » — car exprimer la sagesse, ou exceller dans la contemplation théologique, n'est pas une condition indispensable au salut, — « la foi » — pourvu qu'on l'entende avec Chrysostome non au sens propre, mais de la foi qui opère des miracles, dont il est dit : « *Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne "déplace-toi d'ici à là" et elle se déplacera, et rien ne vous sera impossible* ¹», — les dons de guérison, etc. Mais ce qu'on ne comprendrait pas alors, c'est qu'il eût rangé parmi les charismes une chose aussi essentielle au salut que la « *parole de science que la plupart des fidèles possédaient, eux qui possédaient la science mais ne possédaient pas la manière de l'enseigner ni d'exposer aisément leurs connaissances aux autres* ² » — en somme le minimum de science qui est inséparable même de la foi du charbonnier, et donc nécessaire au salut de ceux dont l'intelligence peut tant soit peu s'exercer. On ne comprendrait pas non plus qu'il eût rangé parmi les charismes « l'assistance » celle des malades et des pauvres — qui est un devoir chrétien essentiel. En conséquence, saint Paul emploie le mot « charisme » dans un double sens : pur don, ou vertu, suivant les cas. Citons saint Jean Chrysostome à ce sujet : « *Il est du reste beaucoup d'autres actes de vertu que nous pratiquons appelés "charismes" par l'Apôtre qui, ne voulant pas que nous nous laissions abattre, nous montre aussi qu'en tout nous avons besoin du secours divin. Il nous dispose à la reconnaissance envers Lui, nous rend plus zélés par son assistance et réveille notre grandeur d'âme.* ³ »

Dans le cadre de cette interprétation, il n'y a aucune difficulté à classer « le discernement des esprits » parmi les vertus. Mais si l'on s'obstine à dénier au mot « charisme » ce double sens, et qu'on s'ingénie à tout interpréter au sens de « pur don », cela ne prouve en aucune façon que le discernement ne soit pas une « vertu ». Tout comme on interprétera, dans ce cas, l'« assistance » comme un pur don *greffé* sur la vertu de l'amour des pauvres et des malades, le « discernement des esprits » sera toujours dans ce cas, un pur don spécial greffé sur la vertu qu'est le discernement. Pareilles excroissances sont en effet liées à toutes les vertus. Ainsi il est raconté d'un père du désert saint Paul le Simple, qu' « *il avait reçu du Seigneur cette grâce de voir comment chacun était en son âme, de la même manière qu'il nous est donné de discerner les traits du visage des uns des autres. Alors que tous les moines entraient [à l'église] avec un aspect lumineux et le visage radieux et que l'ange de chacun d'entre eux se réjouissait, il dit : "J'en vois un noir qui a tout le corps ténébreux ; des démons le tiennent de chaque côté, le tirant à eux par une corde passée dans son nez, tandis que son ange suit de loin tout triste et abattu.* » ⁴ »

¹ Matthieu 17, 20.

² Saint Jean Chrysostome, Homélie 29 sur Première Épître aux Corinthiens (PC LXI, 245).

³ Saint Jean Chrysostome, Homélie 32 sur Première Épître aux Corinthiens (P. G. 266).

⁴ Les Apophtegmes des Pères du Désert, Collection alphabétique: Paul le Simple, 17.

Manifestement, ce saint a atteint le plus haut degré de la vertu de discernement (capacité de voir directement l'état spirituel de l'âme), mais cette vertu avait chez lui un aspect supplémentaire accessoire (la vision du corps noirci par l'âme, des démons qui enchaînent le pécheur, etc.), qui relèverait alors du discernement des esprits envisagé comme pur don. Une autre forme d'excroissance du discernement est la télépathie surnaturelle : par exemple, quand saint Antoine, au moment même où un grand ascète vivant bien loin semblait dans la masturbation, dit : « Une grande colonne est tombée !¹ » ou quand Élisée vit en esprit son serviteur Géhazi s'élançant à la poursuite de Naaman pour recevoir les présents qu'il avait lui-même refusés² ; ou encore quand l'Esprit de Dieu « souleva Ézéchiël entre ciel et terre et l'amena, en une vision divine, à Jérusalem »³, alors que le prophète était à Babylone ; et Il lui montra toutes les abominations que commettaient le peuple d'Israël et les anciens dans le temple.

Le discernement est donc une vertu, et une grande vertu. Si quelqu'un, sans pécher gravement contre lui, ne lui accorde cependant pas tout l'honneur qu'il mérite, il ne fera aucun progrès dans la vie spirituelle. Le Père Ammoun disait « Tel homme peut porter une hache toute sa vie sans savoir abattre un arbre ; et tel autre, qui a l'expérience de la coupe, l'abat en peu de coups. Il disait que la hache était le discernement.⁴ » C'est la même différence entre un soldat qui, dans un combat de nuit, multiplie les coups à l'ennemi, mais au hasard et sans le voir, et un autre qui, de jour, voit l'ennemi, mesure exactement sa puissance et sa position, et lui assène savamment ses coups.

Il y a plus grave : si quelqu'un va jusqu'à enfreindre cette vertu, il n'arrivera pas au salut. Car les vertus forment un tout indissociable : c'est à prendre ou à laisser. À quoi sert-il d'être sobre, si on ne maîtrise pas sa colère ; ou d'être généreux, si on est orgueilleux ? Et je dirais même que la nécessité du discernement se fait sentir davantage à mesure qu'on avance dans la vie spirituelle. Car là où il y a plus de zèle, plus de fougue, il faut un garde-fou plus solide, un modérateur plus puissant. Ce n'est pas pour rien que chez les Grecs la mesure est souveraine, non au sens d'une quelconque tendance à la médiocrité, mais comme l'illustrent ces prêtres se retournant avec une aisance si souveraine, si harmonieuse — oh ! quelle musique en pierre ! — vers la file des jeunes filles, pour rythmer la procession des Panathénées. Enlevez ce modérateur, la chute est pitoyable :

« Rappelez-vous [...] comme le vieillard Héron fut précipité par la tromperie diabolique, il y a fort peu de jours, des sommets jusque dans l'abîme, après avoir vécu cinquante ans dans ce désert ; nous avons gardé en mémoire la sévérité singulière avec laquelle il observa les rigueurs de la continence, ayant recherché avec une admirable ferveur, plus que tous ceux qui demeurent ici, les retraites de la solitude. Comment, après de si grands travaux, a-t-il pu se laisser prendre aux pièges du tentateur, et tomber aussi gravement, frappant de douleur et de deuil tous ceux qui sont établis dans ce désert ? N'est-ce pas parce que, possédant fort peu la vertu de discernement, il a préféré se

¹ Saint Jean Climaque, L'Échelle sainte, 15 (PC. DOCKVIII, 885).

² 2 Rois 5.

³ Ézéchiël 8, 3.

⁴ Les Apophtegmes des Pères du Désert : *Collection alphabétique : Pimen*, 17

régir selon son propre jugement, plutôt que de s'inspirer des conseils ou conférences des frères et d'obéir aux règles de nos Pères ? Il s'était fait du jeûne une loi si rigoureuse et absolue, et se montrait à ce point jaloux de sa solitude et du secret de sa cellule, que même l'honneur dû au jour de Pâques ne put jamais obtenir de lui qu'il partageât même ce jour-là le repas des frères. Chaque année, cette solennité les retenait tous à l'église ; lui seul manquait, de crainte qu'il ne parût, en prenant avec eux quelque légume, se relâcher du propos qu'il avait embrassé. Cette présomption fut le piège où il tomba. Il reçut l'ange de Satan comme un ange de lumière, avec la plus grande vénération. Empressé à lui obéir, il se jeta la tête la première dans un puits d'une profondeur telle qu'elle ne pouvait être mesurée des yeux, s'assurant, sur la promesse qui lui était faite que, par le mérite de ses vertus et ses travaux, il était désormais soustrait à tout danger. La chose était certaine ; l'expérience l'allait montrer. L'évidence éclaterait, lorsqu'on le verrait sain et sauf. Donc, au milieu de la nuit, il se précipite au fond du puits, pensant prouver son rare mérite en en sortant indemne. Ayant été tiré de là par l'extraordinaire effort des frères, presque vidé de son sang, il expira le troisième jour. Le pire est qu'il s'obstina dans son illusion. L'expérience qui lui coûtait la vie ne put lui persuader qu'il avait été le jouet du démon.¹ »

Le discernement, c'est l'œil pénétrant et vigilant de la vie spirituelle, qui sait déjouer toutes les ruses du démon : « *Soyez donc malins comme les serpents et candides comme les colombes.*² »

¹ Saint Jean Cassien, Collations, II, 5 (PL. II, 529-30).

² Matthieu 10, 16.